Document généré le 11 oct. 2024 23:24

Études d'histoire religieuse

Guy Laflèche et Serge Trudel, *Un janséniste en Nouvelle-France*, Laval, Éditions du Singulier, 2003. 318 p. 40 $

Nelson-Martin Dawson, Ph.D.

Volume 71, 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1006622ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1006622ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)
1920-6267 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dawson, N.-M. (2005). Compte rendu de [Guy Laflèche et Serge Trudel, *Un janséniste en Nouvelle-France*, Laval, Éditions du Singulier, 2003. 318 p. 40 $]. *Études d'histoire religieuse*, *71*, 128–130. https://doi.org/10.7202/1006622ar

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc., 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

de la loi sur les écoles de protection de la jeunesse. Ménard souligne au passage le caractère distinct du modèle confessionnel québécois qui continue à pratiquer massivement l'institutionnalisation des mineurs malgré une loi permettant l'implantation de mesures en milieu ouvert. Cette partie est la moins satisfaisante de l'ouvrage car elle ne constitue qu'un survol rapide d'une période pourtant riche en développements. Il est certes d'usage, au moment de l'édition d'une thèse de doctorat, de chercher à élargir le propos en adoptant une perspective plus large. Cette fois-ci, il semble que l'on ait un peu forcé la note car la véritable période traitée dans cette étude est la seconde moitié du XIXe siècle et le tournant du XXe siècle. Malgré cette réserve, le travail de Sylvie Ménard s'avère néanmoins instructif et intéressant à plusieurs égards. Son principal mérite est certainement de permettre une plus fine compréhension de la dynamique complexe des rapports entre l'Église et l'État au moment de la mise en place d'un système québécois de protection sociale au milieu du XIXe siècle.

Louise Bienvenue
Département d'histoire et de sciences politiques
Université de Sherbrooke

Guy Laflèche et Serge Trudel, *Un janséniste en Nouvelle-France*, Laval, Éditions du Singulier, 2003. 318 p. 40 $

Libérons d'emblée l'émotion qui paralyse le rationnel : voilà un livre qui laissera perplexe le lecteur qui le parcourra « pieusement » de la première à la dernière page. Deux raisons principales. D'abord, autant ressent-on, d'une part, un réel plaisir à suivre l'étude bibliographique du *Premier établissement de la foi en Nouvelle-France (PEF)* et l'analyse littéraire de la lettre de Valentin Leroux à Chrestien Leclercq, publiée dans la *Nouvelle relation de la Gaspésie (NRG)*, autant est-on agacé, d'autre part, des propos polémiques et sarcastiques contre les travaux de Réal Ouellet, qui scandent tout particulièrement la première partie et qui réaniment vraisemblablement de vieilles querelles de clochers universitaires. Également, autant apprécie-t-on, d'une part, l'analyse textuelle qui dévoile les véritables intentions de l'auteur du *PEF* par le décryptage de « l'ironie radicale » dans le vocabulaire janséniste incriminant, autant, d'autre part, s'étonne-t-on du ton de détonation donné par les auteurs, qui décrivent le *PEF* comme « une bombe à retardement » et qui attribuent à leur découverte le même effet en affirmant qu'« on est encore loin d['en] mesurer l'impact dans le domaine des études sur la Nouvelle-France » (p. 33). Certes, ils ont démasqué cet auteur religieux janséniste, mais cette identification, aussi intéressante soit-elle, révolutionnera-t-elle vraiment l'historiographie ? Ce n'est pas la première fois qu'on parle de présence janséniste en Nouvelle-France !

Ce vecteur rebondit d'ailleurs dans la composition graphique de la page couverture : l'isolement du mot « janséniste » encré en noir dans un environnement typographique bleu ciel signale la présence de ce que les auteurs considèrent comme une mine antijésuite dans le désert missionnaire de la Nouvelle-France, qui exploserait aujourd'hui à la face de ces « historiens religieux » qui nous écrivent encore une « histoire sainte nationale » (p. 17). Ce choix graphique est repris au dos du livre, alors qu'est drapé de noir le faux-titre « Le récollet janséniste », soit celui qui a osé donner une vraie lecture de l'état des missions canadiennes et « interroger la psychologie de cet enseignement » jésuite qui inculquait aux Indiens une « spiritualité imbécile [...] généralement teintée d'un merveilleux de Légende dorée » (p. 54). Le même esprit guida assurément la composition de la quatrième de couverture, mais cette fois-ci, ce sont les notices biographiques des deux auteurs qui sont à l'encre noire : ne se posent-ils pas, en effet, comme des chercheurs élus, témoins d'une « révélation » dans un rare « moment de grâce » intellectuelle ; des chercheurs qui, touchés par une quelconque grâce efficace, auraient découvert « de nouvelles attributions des œuvres publiées sous le nom de Chrestien Leclercq » conduisant « à une réévaluation de l'historiographie de la mission du Canada » (p. 20), résultat d'un travail de moine éclairé en ce qui a trait à l'étude bibliographique préliminaire sur laquelle leurs devanciers s'étaient cassé les dents, échec qui avait conduit ces derniers aux « généralités », aux « cryptogrammes pompeux » et aux « collations fautives » qui composent leur « esbroufe » littéraire (p. 230). Deux littéraires récollets jansénistes dans une mer d'historiens jésuites et de littéraires molinistes, ce qu'ils établissent d'emblée en annonçant dès la première ligne qu'ils « aim[ent] tous les deux [s']identifier tour à tour » à Leclercq et à Leroux (p. 9).

Les spécialistes de l'édition critique jugeront de la qualité de celle présentée par Laflèche et Trudel. Avouons humblement que la formule permettant le calcul de l'écart type théorique par la racine carré du nombre d'occurrences total d'un vocable multiplié par la longueur relative des deux tranches de texte étudiées, qui permet de déterminer le vocabulaire caractéristique des deux récollets, relève de l'exercice requérant en effet un « état de grâce » particulier. Il est toutefois plus difficile d'adhérer aveuglément à l'argumentaire développé au sujet de l'emploi du latin dans la lettre de Leroux à Leclercq (p. 158). Il est en effet faux de prétendre que l'absence de traduction est un signe indéniable que la publication de cette lettre ne s'adressait pas à tous les lecteurs de la *NRG* mais plus spécifiquement aux jésuites. Quiconque a eu l'occasion de parcourir les nombreux ouvrages polémiques jansénistes et antijansénistes, publiés dès les premières décennies du XVIIIe siècle, se souviendra que ces textes regorgeaient de citations latines, bien qu'ils fussent destinés à un public lecteur laïc.

Les historiens apprécieront davantage la conclusion de la minutieuse analyse de l'ADN lexical des textes menée par les auteurs, qui attribuent désormais à Leroux l'écriture du *PEF* et qui, par ricochet, invitent à une lecture plus attentive de la *NRG*, afin de démasquer à travers les récits et les narrations qui sont réellement de la plume de Leclercq les alinéas de transition et les rajouts attribuables à l'intervention de Leroux, qui en a supervisé la publication, voire la réécriture, à Paris. Ces historiens qui ne savent pas lire leur seront donc reconnaissants de leur avoir fait comprendre, d'un mouvement de grâce universitaire efficace, que cet ouvrage n'étant pas de Leclercq, c'est tout son sens qui en est transfiguré (p. 223). Pour qui accordait une crédibilité inviolable à l'œuvre attribuée à Leclercq sur la foi qu'il était un témoin oculaire des événements devra désormais s'interroger sur l'identité de l'auteur du segment de texte retenu, afin d'en évaluer plus justement les fondements et de soupeser l'effet de l'ironie radicale dans le récit ethnographique.

Comme le soulignaient les auteurs, c'est un exercice périlleux que de donner d'entrée de jeu les conclusions d'une recherche et d'en établir la démonstration en deuxième (édition critique) et troisième partie (étude bibliographique). Le pari est pourtant relevé avec succès, puisque l'analyse est suffisamment riche pour alimenter l'intérêt de la lecture. L'exploration des vaines hypothèses pourra cependant paraître un peu longue, bien qu'elle permette de fonder *a contrario* l'explication retenue. Les plumes même les plus critiques n'étant pas à l'abri des erreurs et des fautes, faudra-t-il voir dans la concentration de celles-ci à la section 3 de la première partie, une signature démarquant le supérieur de l'élève ?

Nelson-Martin Dawson, Ph.D.
Historien

Raymond J. A. Huel, *Archbishop A.-A. Taché of St. Boniface : The « Good Fight » and the Illusive Vision*, Edmonton, University of Alberta Press, 2003, xxv-429 p. 40 $

Voici une biographie qui était attendue depuis longtemps ; heureusement, elle ne déçoit pas.

Alexandre-Antonin Taché (1823-1894) n'est guère connu aujourd'hui en dehors de ceux qui s'intéressent de près à l'histoire de l'Ouest canadien. Né à Rivière-du-Loup dans une famille célèbre qui compte des hommes politiques comme son oncle Étienne-Paschal Taché et des écrivains comme son frère aîné Joseph-Charles, le futur évêque fait ses études classiques au Séminaire de Saint-Hyacinthe (1833-1841), puis sa théologie au Grand Séminaire de Montréal (1841-1843), au Collège de Chambly (1843) en même temps que régent et au Séminaire de Saint-Hyacinthe (1844) comme professeur. Entré au noviciat des Oblats de Marie-Immaculée à l'automne